

**JEAN-MICHEL
ESPITALIER**

**LA PREMIÈRE
ANNÉE**



RÉCIT

Je t'ai beaucoup admirée, Marina, et pas seulement pour ton courage (ça n'a pas beaucoup de sens. On me dit : « Elle a été très courageuse » – c'est vrai –, « elle s'est bien battue » – c'est vrai –, mais en réalité, comme tant d'autres, tu n'avais pas le choix. Sauf celui de prendre la mort de vitesse.) Je t'ai beaucoup admirée parce que tu vivais chaque instant avec une belle intensité. Un esthétisme authentique. Un mysticisme profane. Le culte gracieux de l'inutile. Un idéalisme sans concession. Une radicalité légère. Une rigoureuse exigence pour toi-même et pour les autres. Le regard artiste que tu posais sur le monde. Les merveilleux mystères de ta vie intérieure.

Le moment de ta mort me paraît éternel. Éternellement rejouable. Dans un temps arrêté. Ton corps à la morgue, j'ai l'impression que je pourrai venir le voir pendant des années. Je circulerai toute ma vie dans le fourgon mortuaire, ma main posée sur ton cercueil. Les obsèques vont durer, se répéter. Les amis, la famille seront là pour l'éternité. Ma vie tout entière ne sera plus que ce moment qui se répète, se recommence dans un affolant surplace. Temps suspendu, en arrêt, vitrifié, bègue, piétinant, strictement répétitif. Et les petits fragments du cauchemar qui se rejouent comme le disque rayé d'une musique triste.

Infini/éternité. L'infini ça n'est pas une ligne droite (une flèche) qui fuit au-delà de l'horizon, c'est un moment qui se répète dans un inouï maintenant. L'infini est ici.

En réalité, je suis collé, bloqué dans les filets de cette nuit funeste. Je ne suis plus que dans cet extrême présent qui se rejoue mais qui est mort.

salicylate de méthyle + huile essentielle de girofle + huile essentielle de piment de la Jamaïque + paraffine liquide légère + cire émulsionnable non ionique au macrogol 800 + lévomenthol + carbomère + trolamine

Cette nuit, j'aimerais bien rêver de toi mais que ce ne soit pas un rêve triste.

Je suis plein de dynamite.

Je couve dans mon corps un fauve enragé qui menace de se réveiller à chaque instant.

Je marche sur une fine feuille de papier tendue à cent mètres au-dessus du sol.

Cette photo où nous posons, toi et moi, dans le parc du Gran Retiro, fin août, à Madrid, est la dernière photo qui nous représente ensemble.

Petit rituel. Je n'ai pas encore osé toucher tes vêtements et je jouis de cet interdit qui me donne l'illusion de pouvoir t'atteindre à travers eux quand je le déciderai (transgresser les lois de la mort)... Tant que je n'aurai pas accompli ce geste survit la possibilité de ton retour, et la possibilité en mon pouvoir de remonter le temps...

Décider de ses propres interdits pour s'autoriser leur transgression. Définir ses propres règles pour se donner l'illusion d'être maître du jeu.

La seconde perte consiste à m'accrocher et à voir disparaître, malgré moi, les ultimes traces de ton corps : l'odeur de tes cheveux sur l'oreiller, les exhalaisons des huiles essentielles dans

le lit, ton parfum sur le col de ton manteau... Une seconde disparition. La disparition des preuves, comme dans les histoires de crimes parfaits. La disparition de ta disparition.

Il y eut un moment où tu étais morte depuis cinq minutes, puis six heures, puis une longue journée, puis deux, puis onze. En voici trente-huit.

Ici, à la maison, c'est Pompéi.

L'anodin devenu l'essentiel.

Nous sommes partis à l'hôpital vers 17 heures, ce funeste samedi 17 janvier. Il faisait presque nuit. Aujourd'hui, à 17 heures, il fait grand jour et le soleil est encore haut dans le ciel.

Les cinq années de maladie masquent nos années d'avant la maladie.

Ta mort est disproportionnée. Elle ne peut s'inscrire dans ma vie. J'ai en tête l'image d'une pièce de Lego, trop grande, beaucoup trop grande pour s'imbriquer dans une pièce plus petite. Je suis cette pièce plus petite. Beaucoup trop petite.

La puissance de la mort n'est pas au format de la vie. Une question d'échelle. Je suis dans l'impossibilité d'y faire face, de l'accepter, c'est-à-dire au fond de l'admettre. Un trait de foudre.

Comment utiliser le mot « tristesse » ? Comment le recharger de son intensité ? Par quel autre mot le remplacer ? (Et pourquoi dois-je l'utiliser ?)

Dans la cuisine, tout ce que tu as acheté et qui continue de (me) servir me fait trembler. Me révolte. Me rassure et me traumatise. Et déjà, tout ce que j'ai acheté *après toi* et qui n'a plus aucun lien avec toi.

Et déjà, tout ce que j'ai acheté après toi et déjà jeté.

Remplacer les éponges, racheter un paquet de riz, est-ce te trahir ? Est-ce achever le processus de ta disparition ? L'accepter ? En prendre acte ? Est-ce te faire disparaître, encore ?

Désormais je dispose d'une double mesure du temps. L'officielle, froide, normée, universelle, communautaire (temps de l'horloge, temps du calendrier) et celle, primitive, plus concrète, plus intime et du coup plus cruelle, qui consiste à compter en fonction de ces dérangements du monde. Par exemple en comptant en produits remplacés. Tu es morte il y a un pot de moutarde, six paquets de pâtes, deux éponges, un paquet de riz, etc.

Tu auras vraiment disparu le jour où, dans la maison, ne subsistera plus rien de ce qui fut acheté de ton vivant.

Les plats entamés, les paquets de nourriture ouverts fixent eux aussi des instants de vie, des épisodes récents, sans intérêt particulier, sans histoire. Et des projets qui, comme tels, invitent l'avenir dans la constitution de leur présent. Je te revois couper des parts de la forêt noire surgelée, le soir de Noël, que je dois me résoudre à terminer (ou à jeter). Instantanés, mouvements arrêtés dont la trace, le fossile continuent, comme une onde de choc, tes gestes et ta présence.

Toutes ces choses désormais orphelines de tes gestes.

Peu à peu, je me remplace moi aussi. Ma vie *en vie* me continue et t'abandonne. Parce que je m'abandonne au temps (une barque qui fuit tranquillement au gré du courant). Depuis ta mort, je me suis acheté une nouvelle paire de chaussures que tu ne connaîtras pas, un pull et une chemise que tu ne connaîtras pas. Un jour, tous les vêtements que tu as connus auront été remplacés. Un jour même, j'aurai tellement vieilli que tu ne me reconnaîtras pas.

Je suis inquiet que tu sois inquiète d'avoir laissé ainsi la maison, de nous y savoir seuls, Fiona et moi, de ne pouvoir t'occuper de nous comme tu aimas tant le faire, jusqu'à Noël.

La vie ennuyeuse. Vide. Lamentable. Face à ta mort tout me paraît petit, mesquin, sans intérêt. Le mépris que j'ai toujours éprouvé pour les glorioles, les stratégies de peu pour peu, les admirations idiotes, les compromissions minables, les cuistreries, les conformismes bêtes, les anticonformismes surjoués, les ambitions étroites, les pouvoirs de caniches, les vanités de pacotille, les engagements frelatés, les soumissions, le culte imbécile de l'autorité, toute cette comédie humaine qui t'avait fait lui préférer les rêveries, les chimères et l'authenticité de tes passions, trouve en ta mort une alliée. Ta mort est grande (grande comme la mort), elle me protège, elle me grandit, elle me console des bassesses du monde. Elle m'arme. En un sens, elle me donne des raisons d'espérer. En un sens, elle m'aide à vivre. En un sens, elle m'aide à supporter ta mort.

Ce poids de mort pour prendre la vie à la légère.

Besoin de parler de toi, de ta maladie, de ta mort à n'importe qui (un chauffeur de taxi, un commerçant, etc.). Une fringale de confessions, en toute indécence. Rien ne me procure davantage de consolation, et quasiment de plaisir, que d'évoquer ta mort. Comblar l'absence avec les mots de l'absence.

Transformation immédiate de ma vie : je me nourris mal, je bois trop, je dors peu, je suis en manque des attentions que tu me prodiguais. Ce qui nous paraissait ridicule (les « bons petits plats ») trouve désormais grâce à mes yeux, me rappelle que tu mettais ton énergie amoureuse dans la préparation de la maison... Tout ce que tu faisais était un don.

Ton exigence. Ton sens élevé de l'esthétique. Sur la table du salon où nous prenions nos repas, il t'arrivait de disposer une petite bougie, un bouquet de fleurs, des serviettes en papier correctement pliées, un objet particulier, qui faisaient de chaque repas un petit rituel au strict protocole, un moment de fête où il s'agissait moins de se nourrir que d'esthétiser la vie, de jouir pleinement de ces fragiles moments de beauté.

Ta fantaisie. Tu décrochais parfois un rideau (qui avait été un paréo) pour t'en faire une jupe. Parfois, de cette nouvelle jupe, tu faisais bientôt une nappe. Puis tu la cousais pour en faire une housse de coussin.

La pensée de ma propre mort me procure parfois comme un sentiment de soulagement, un espoir. Tu m'offres peut-être la consolation de ma peur de la mort, le moyen de m'en détacher. Coiffer la mort au poteau. Ce serait en quelque sorte ton héritage.

On me dit que cette envie de mourir est propre à la première étape du deuil. Je vis donc l'universalité d'une normalité (mais je ne veux ni expliquer ni comprendre).

Ta mort m'a ôté la crainte de ta mort.

Le surnaturel. Cette nuit j'ai été réveillé par un parfum, entêtant, végétal, qui n'était pas là hier soir, qui n'est pas là ce matin. Alors...

Les derniers jours que tu as passés ici et les événements qui s'y sont produits (ta chute, tes souffrances, l'effritement de ta raison, etc. - j'ai besoin de me répéter, inlassablement, obsessionnellement) ne sont pas encore figés dans le passé. Ils continuent de flotter dans mon extrême présent puisque rien n'a changé, notamment dans la chambre (je ne me résous toujours pas à remplacer les draps).

salicylate de méthyle + huile essentielle de girofle + huile essentielle de piment de la Jamaïque + paraffine liquide légère + cire émulsionnable non ionique au macrogol 800 + lévomenthol + carbomère + trolamine

Des proches se manifestent pour prendre de mes nouvelles. Voilà qui finit par me gêner parce que je ne peux pas tout le temps redire la même chose. De toute façon cette expérience ne se dit pas. Or, je vais toujours aussi mal, et sans doute plus mal encore. Alors, je sacrifie à la pensée commune, et je m'invente, pour eux, comme des petits mieux.

On me dit que le temps fera son affaire. Sans doute. Mais je n'aime pas cette idée. Le temps fera son affaire, il ne fera pas

la mienne. Plus il passe plus il m'éloigne de toi, de notre histoire de trente-neuf ans qui s'est tue en quelques semaines. Sa toxicité va donc grandissante. Et peu à peu, exil de ce temps anesthésiant des jours d'après ta mort. Mais je n'ose contredire ces bienveillants.

Le temps est un empoisonneur à bas bruit.

Quelques jours avant ton départ à l'hôpital, tu m'as demandé, un soir, alors que tu étais déjà au lit, de te lire une histoire...

Les premiers arbres en fleurs me révoltent.

Au réveil, ma première pensée est la pensée de ton absence. Donc la pensée de la mort.

Aujourd'hui, tu es tellement absente que j'en viens à douter de ton existence passée. Et même de ton absence présente.

Quelle est la valeur de ce « toi » que je t'adresse alors que tu n'es plus là ?

(Ça va durer longtemps ?)

Je suis en province et je me rends compte que je n'ai plus composé le numéro de téléphone de la maison depuis deux mois. Ce numéro de téléphone que je n'appelle plus me dit qu'il n'existe plus. Tu étais l'armature de notre vie, de la vie de cet appartement. Désormais, je ne sais plus où j'habite.